Blair. 434.

MANUEL

A L'USAGE DES ÉLÈVES

DES ÉCOLES PRIMAIRES

DE LA CAMPAGNE

OUVRAGE APPROUVÉ PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON

ET ADOPTÉ

COMME LIVRE ÉLÉMENTAIRE PAR LE CONSEIL ACADÉMIQUE

PAR

M. PERROT

CURÉ DE TAULÉ.

LIVRE DU MAITRE.

BREST

J. B. et A. LEFOURNIER, Lib,

Grand'Rue, 86.

QUIMPER

J. SALAUN, Libraire,

rue Kéréon, 56.

MANUEL

DES INSTITUTEURS

MANUEL

A L'USAGE DES ÉLÈVES

DES ÉCOLES PRIMAIRES

DE LA CAMPAGNE

OUVRAGE APPROUVÉ PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON

ET ADOPTÉ

COMME LIVRE ÉLÉMENTAIRE PAR LE CONSEIL ACADÉMIQUE

PAR

M. PERROT

CURÉ DE TAULÉ.

LIVRE DU MAITRE.

BREST

J. B. et A. LEFOURNIER, Lib.,

Grand'Rue, 86.

QUIMPER

J. SALAUN, Libraire,

rue Kéréon, 56.

PROPRIÉTÉ.

D
30 MY
1958

A MESSIEURS LES INSTITUTEURS

DE LA CAMPAGNE.

MESSIEURS,

Mon petit Manuel a été bien accueilli par vous ; la preuve, c'est que la première édition, tirée à huit mille exemplaires, est presque épuisée. Encouragé par ce succès, encouragé aussi par le témoignage flatteur de M. l'Inspecteur d'Académie de Quimper, qui m'écrit pour m'annoncer que mon Manuel a été approuvé et adopté comme livre élémentaire pour les écoles rurales du département, je me décide à faire une nouvelle édition qui sera, comme l'on dit, revue, corrigée et considérablement augmentée.

1° J'ai introduit dans le Vocabulaire breton et français, un grand nombre de mots qui ne se trouvent pas dans la première édition. Lorsqu'un mot employé dans les exercices ne se trouvera pas dans le Vocabulaire, les élèves pourront s'adresser au maître. Malgré ma bonne volonté, il m'est impossible de réunir dans un si petit volume tous les mots compris dans les exercices.

2° J'ai augmenté le nombre des exercices bretons, conformément au vœu exprimé par plusieurs d'entre vous. On m'a fait observer qu'il eût été à souhaiter que j'eusse donné, dans ces exercices, un précis de l'Histoire Sainte. Cette observation m'a été faite trop tard; je n'ai pas le courage de refondre mon travail qui, vous le croirez facilement, m'a demandé beaucoup de temps et d'application. Je me suis contenté de prendre, dans l'*Epitome* de Lhomond, l'*Histoire de Joseph* et l'*Histoire de Tobie*. Mon but a été de rendre plus facile aux Instituteurs l'enseignement du français, et non de présenter un Cours d'Histoire. Je me suis appliqué, en outre, à donner aux élèves des conseils utiles, par des histoires, des fables, mises à la portée de leur jeune intelligence.

3° J'ai traduit en français les exercices bretons, de sorte que les maîtres auront le corrigé entre les mains, ce qui facilitera et abrégera leur besogne. Dans cette traduction, je n'ai pas visé à l'élégance; j'ai traduit le plus fidèlement et le plus simplement qu'il m'était possible. Ce sera un petit volume à part, destiné aux Instituteurs seuls, voilà pourquoi je l'ai intitulé : *Manuel des Instituteurs*. Rien de plus facile que de réunir en un volume : Le *Manuel des Instituteurs*, le *Livre des Exercices* et le *Vocabulaire*.

OBSERVATIONS SUR L'ORTHOGRAPHE BRETONNE.

Vous savez, Messieurs, que le breton se lit comme le latin, c'est-à-dire que dans la lecture du breton toutes les lettres se prononcent, pas d'E muet.

Dès qu'un élève sait lire le latin, même le français, il apprend de lui-même à lire le breton.

Il y a quelques différences entre l'alphabet français et l'alphabet breton; mais pour ne pas jeter de la confusion dans l'esprit des enfants, j'emploie les caractères de l'alphabet français, sans me soucier des reproches que pourraient me faire les puristes bretons. Ecrire le breton de manière à forcer le lecteur à prononcer les mots comme ils doivent être prononcés dans le langage usuel, voilà la règle que je suis; c'est pourquoi j'emploie indistinctement, tantôt le K, tantôt le C, tantôt le Q. J'exclus les double W, parce que *ou* donne la même prononciation sans embarrasser l'esprit des enfants qui n'ont pas vu ce W dans l'alphabet français.

La plus grande difficulté dans la lecture du breton c'est relativement au C'H et au CH. — Le C'H

est aspiré, comme dans *Mac'harid*, — il n'en est pas de même dans *Chaden*, où l'on prononce comme en français : Chaîne. Il est important de faire cette remarque aux commençants. Mais, comme j'en ai fait la remarque plus haut, les élèves de la campagne qui savent bien lire le latin et le français, n'ont aucune difficulté à apprendre à lire le breton. Mon Manuel, du reste, n'est destiné qu'aux élèves qui savent lire et écrire.

Je souhaite, Messieurs, que les parents vous laissent leurs enfants une année de plus, afin que vos élèves ne vous quittent pas au moment où ils pourraient faire le plus de progrès. Je suis convaincu qu'un élève qui connaît un peu la grammaire, en s'exerçant pendant une année à traduire le breton en français, et quelquefois le français en breton, aurait une jolie instruction à sa sortie de l'école.

Je recevrai toujours avec plaisir les observations que vous voudrez me faire, car je n'ai eu en vue dans tout ce travail que l'utilité des maîtres et des élèves. Quelques-uns m'ont conseillé de faire un Vocabulaire français et breton, afin que l'on pût exercer les élèves à traduire le français en breton. Plus tard, si l'on m'en exprimait le désir, je pourrais faire ce travail.

Taulé, le 18 juin 1863.

PERROT.

MANUEL

DES INSTITUTEURS

Première Partie.

PREMIER EXERCICE.

Dieu a créé le Ciel et la Terre et tout ce qui s'y trouve. Les poissons, les oiseaux, les animaux grands et petits ont été créés de Dieu (ou par Dieu). Le soleil qui se lève chaque matin et les étoiles qui brillent au firmament disent à l'homme qu'il y a un Dieu grand et puissant. Celui qui dit qu'il n'y a pas de Dieu, est un homme sans esprit ou un méchant homme.

IIe EXERCICE.

Tout ce que Dieu a créé est fait pour le bien de l'homme. L'homme est le roi des choses créées (mieux — des créatures). Quand il n'y aura plus d'hommes, il n'y aura plus ni soleil, ni lune, ni étoiles. L'homme est fait pour Dieu, c'est-à-dire pour connaître Dieu, l'aimer et le servir. Sachez donc bien, enfants, que si vous n'aimez pas Dieu, si vous ne suivez pas ses commandements, vous manquez au premier de vos devoirs.

IIIe EXERCICE.

Dieu nous ordonne d'aimer notre père et notre mère, de les respecter et de leur obéir. Dieu nous ordonne d'aimer et d'honorer la Religion. Dieu nous ordonne de respecter les prêtres et aussi les hommes chargés de gouverner notre pays. L'Empereur, le Maire de notre paroisse (ou commune) et tous ceux qui ont droit de nous commander. C'est un devoir pour les enfants d'aimer et de respecter ceux qui les instruisent, leurs maîtres.

IVe EXERCICE.

Lettre d'un Soldat à son Père.

Mon cher Père,

Je vous écris cette lettre pour vous donner de mes nouvelles. Je suis arrivé à Paris il y a un mois; je me porte bien, Dieu merci, et je me plais

à mon régiment. J'ai eu du mal à apprendre l'exercice, mais mes frères à la maison ont plus de mal pendant le temps de la moisson ou quand ils vont à la grève. J'ai déjà vu plusieurs fois l'Empereur et l'Impératrice qui aiment beaucoup les soldats.

Ve EXERCICE (SUITE).

Ne prenez pas de chagrin à cause de moi; nous nous reverrons, s'il plaît à Dieu. Dites à ma mère que je n'ai pas oublié ses bons avis. Je continuerai d'aller à la messe et à confesse une fois le temps. Je vis avec des camarades qui n'ont pas beaucoup de religion, mais il y en a d'autres qui sont des jeunes gens pieux avec lesquels je passe mon temps.

Je vous prie de faire mes compliments à mes parents et à mes amis.

Ne tardez pas, mon cher père, de m'écrire; j'ai toujours hâte de recevoir de vos nouvelles.

Votre fils respectueux et aimant,

FRANÇOIS N...

VIe EXERCICE.

Mon père est allé à la foire de Morlaix (pour) acheter deux chevaux noirs; la semaine dernière il avait acheté à la foire de Landerneau deux juments blanches qui ont coûté neuf cents francs. Il est devenu plus difficile de vendre les chevaux (ou bien — la vente des chevaux est devenue plus difficile) à cause de la grande sécheresse; il n'y a

pas de pâturage, il n'y a même pas d'eau dans plusieurs pays. Les marchands n'osent pas acheter, par la crainte de perdre leurs bêtes en route. Les deux juments blanches que mon père a achetées plaisent beaucoup à mon frère aîné; l'une d'elles est plus belle que l'autre.

VII^e EXERCICE.

Nous avons vu des marsouins sautant dans la mer. — Les marsouins que vous avez vus ont été pris par les pêcheurs que vous avez vus dans leur bateau. Hier nous vîmes deux grands lièvres qui couraient devant les chiens de chasse; les deux ont été tués et vendus à un Monsieur du pays. Les deux vaches rousses qui ont été achetées à la foire dernière, seront engraissées et après elles seront vendues au boucher. Jean a pris un merle; François a pris un corbeau; ces oiseaux seront plumés, rôtis et mangés par les écoliers. Attention, garçons, le Maître vous voit.

VIII^e EXERCICE.

Sur les Verbes.

Je chante : — Vous chanterez : — Nous chantâmes : — Je chanterais : — Les garçons chantaient.

Etudier : — Nous étudions : — Nous avons étu-

dié : — Nous étudierons : — Nous étudions : — Nous avions étudié.

Les garçons sages étudient pendant l'école (ou la classe).

Aller : — Je vais à la maison : — Mon père m'a dit d'aller promptement à la maison après la classe finie (ou après l'école) : — Dimanche j'allai à la messe et aux vêpres.

OBSERVATIONS.

La connaissance des verbes, des différents temps est peut-être ce qu'il y a de plus difficile à apprendre aux enfants de la campagne. — L'instituteur ne saurait revenir trop souvent sur ce sujet. — Le passé, le présent, le futur, voilà ce que l'élève doit connaître parfaitement pour pouvoir exprimer sa pensée au moyen des verbes.

IX^e EXERCICE (SUITE).

Jean, donne-moi mes livres. J'ai appris mes leçons. Le Maître nous disait hier : Enfants, apprenez bien vos leçons; si vous n'étudiez pas, vous n'irez pas jouer après l'école (ou la classe). François, voilà tes livres; je les ai lus. — Mon frère qui était allé à la guerre, est de retour à la maison; il a vu beaucoup de pays et beaucoup de villes. Les enfants sages aiment le travail et sont aimés de leurs parents. Je donne, je donnai, je donnais, je donnerai du pain aux pauvres. Si j'étais riche, je donnerais l'aumône tous les jours.

Xe EXERCICE.

Sur l'Ivrognerie.

Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger et boire. L'on voit un grand nombre d'hommes qui ne connaissent d'autre Dieu que leur ventre. Dans les foires, les marchés, les noces on voit des hommes couchés dans le chemin comme l'on voit des porcs couchés au milieu de la boue (ou de la fange). Quel déshonneur! L'ivrognerie met l'homme au-dessous de la bête (mot à mot : met l'homme plus bas que les animaux) : un bœuf quand il aura mangé ce qu'il lui faut (mot à mot : plein son ventre), cessera; mais l'ivrogne ne sait pas quand il a bu assez. Enfants chrétiens, détestez l'ivrognerie, fuyez les cabarets; passez votre jeunesse avec honneur et sagesse.

XIe EXERCICE.

Lettre d'un Frère à son Frère soldat.

Mon cher Frère,

Ta lettre que nous avons reçue hier, nous a fait beaucoup de plaisir. Ma mère craignait que tu

ne fusses malade, parce que tu ne nous avais pas écrit depuis que tu étais parti (ou depuis ton départ) de Brest : écris-nous souvent, cela réjouira mon père et ma mère qui ne cessent de parler de toi. Parle-nous, dans tes lettres, de ce que tu as vu sur ta route et dans les villes où tu as été. Une autre fois je t'écrirai une lettre plus longue ; aujourd'hui je suis pressé, notre froment est encore à battre.

A te revoir.

Ton frère, JEAN N...

XII^e EXERCICE.

Lettre d'une Sœur à sa Sœur.

MA CHÈRE SOEUR,

(Au couvent des Ursulines le 20 du mois d'Août 1858.)

Je t'avais promis de t'écrire un mois après mon arrivée au couvent. Je viens aujourd'hui te montrer que je n'ai pas oublié ma promesse. Mais que te dirai-je, ma petite sœur? Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre ; quand nous allions toutes les deux ensemhle à l'école au bourg, nous pouvions jouer en allant et en revenant ; mais ici nous sommes surveillées (ou gardées) comme des bre-

bis : nous sommes toujours pressées de voir le jeudi, car le jeudi nous n'avons pas de classe et on nous laisse la liberté de nous promener et de jouer (mot à mot : on nous laisse nous promener et jouer).

XIIIe EXERCICE (SUITE).

Ma maîtresse dit que j'apprends assez bien; mais je suis souvent grondée parce que mes cahiers ne sont pas propres. Si tu m'obéis, Annette, tu ne seras pas grondée quand tu viendras ici; prends, dès ce moment, l'habitude de tenir propres tes livres et tes hardes. Notre maîtresse dit que les femmes qui sont malpropres, sont des fainéantes, et que les femmes qui tiennent proprement leur maison et leurs meubles, sont celles qui travaillent le plus au champ. Pour moi, quand j'irai à la maison, je ne manquerai pas de balayer la maison chaque matin et de laver les meubles tous les samedis.

Au revoir, Annette.

Ta sœur, MARIE N...

XIVe EXERCICE.

Annette répond à Marie

OU

Réponse d'Annette à Marie.

MA CHÈRE SOEUR,

J'ai pu lire ta lettre et je l'ai lue dèvant tout le monde après souper; nous avons ri en apprenant

ce que dit ta maîtresse des femmes saligaudes. Cela est vrai, a dit mon père ; les saligaudes trouvent cent prétextes quand on leur reproche leur malpropreté. Quant à moi, ma sœur, je ne veux plus aller à l'école sans avoir lavé ma figure et mes mains, et quand je serai grande, je ne serai pas une saligaude. C'est une honte, dit mon père, pour des filles qui ont été au couvent, d'être sales (mieux : de ne pas aimer la propreté). Ainsi, Marie, fais bien attention quand tu viendras à la maison.

XV^e^ EXERCICE (SUITE).

Ma mère a fait sa lessive la semaine passée ; moi je suis allée à la garenne pour garder les oardes.

Les enfants doivent donner leurs noms pour le catéchisme, dimanche prochain : je donnerai aussi mon nom. Prie Dieu pour moi ; je désire apprendre et faire une bonne communion. Je ne sais si tu pourras lire mon écriture. Plus tard j'écrirai mieux.

Tous les gens de la maison te font leurs compliments.

Au revoir, ma sœur.

ANNETTE N...

XVIe EXERCICE.

Le Soldat à son Frère Jean.

Mon cher Frère,

C'est de Strasbourg que je t'écris. Dans ta dernière lettre tu me priais de te dire quelque chose de ce que j'ai vu depuis que je suis parti de la maison (ou : depuis mon départ).

Je vais le plus souvent que je puis me promener à la campagne. Les cultivateurs de ce pays savent la manière de labourer leurs terres mieux qu'on ne le fait chez nous. On ne voit guère ici de mauvaises herbes parmi le blé ; il y a de beaux chevaux, des vaches et des brebis par troupeaux. Je voudrais que les gens de notre pays vissent comment on travaille ici les prairies et les prés. Quel foin on trouve dans ce pays !

XVIIe EXERCICE (suite).

Les maisons des cultivateurs sont propres et bien tenues comme les maisons des bourgeois chez nous (ou en notre pays). Il n'en coûte rien, disent-ils, d'être propre.

Tu serais étonné, Jean, si tu voyais les écuries dans ce pays. Chaque matin les garçons domestiques doivent enlever le fumier des écuries, les balayer et étriller les chevaux. Tu diras peut-être : nous, nous n'avons pas le temps de faire ces choses-là ; ce n'est pas la coutume.

Avoue, mon ami, que la coutume de ce pays est

la meilleure. Les travaux du dehors se font ici aussi bien et mieux que dans notre pays. Il faut que je termine ma lettre ; je vous souhaite à tous une bonne santé.

Ton frère, FANCH.

XVIII^e EXERCICE.

(Participe.)

Je donnerai un franc (ou vingt sous) à celui qui me donnera un merle blanc. Les garçons qui ont volé des fraises iront en prison. Nous, nous n'avons pas volé les pommes que nous avons mangées. Les prunelles que nous avons ramassées sont amères. Jean a donné à François les poires qu'il avait eues de son père, et François les a données à son ami Claude. Les oiseaux que nous avons vus au haut de l'arbre sont descendus dans le champ et ont mangé une partie du froment qui avait été semé par le propriétaire du champ. Les leçons que nous avons apprises n'étaient pas longues.

XIX^e EXERCICE (SUITE).

Les deux juments blanches que vous avez achetées, mon ami, ne valent pas six cents francs, si tu allais aujourd'hui les vendre. Le charpentier qui avait fait la charrue de mon voisin, a fait deux charrettes qui ont été ferrées à la forge par le maréchal (ou forgeron). Mon père a acheté ces deux charrettes-là et les a vendues avec trente fr. de bénéfice. Hier au lever du soleil, je partis, et au coucher du soleil j'étais de retour à la maison : je cherchais deux chevaux à acheter ; je n'ai trouvé

qu'un que j'ai payé quatre cent vingt francs. Les javelles (ou gerbes de blé) que nous avons ramassées ce matin, ont été battues sur l'aire.

XXe EXERCICE.

Le soleil est levé, le temps est beau. Les cultivateurs, après avoir dit leurs prières et mangé leur soupe, vont au champ. Les garçons attèlent les chevaux à la charrette ; les servantes vont traire les vaches; le maître va à la foire; la maîtresse reste à la maison ; les enfants vont à l'école. Le blé est battu ; la paille est entassée; le grain est mis dans les huches; il y a du pain sur la table; il y a du lard à manger ; de l'eau fraîche à boire, et, ce qui est mieux, santé et paix (union).

Heureux l'homme qui travaille et qui vit dans la crainte de Dieu.

XXIe EXERCICE.

Si vous voulez regarder autour de vous, mes enfants, vous verrez tout le monde travaillant, chacun selon son état. Vous aussi, quand vous serez grands (ou plus âgés), vous travaillerez pour aider vos parents et pour donner du pain à votre père et à votre mère dans leur vieillesse. Dieu a promis une longue vie aux enfants qui aiment et respectent leurs parents. Accoutumez-vous de bonne heure à travailler prenez garde à la fainéantise, ne restez pas jouer après la classe comme font plusieurs, sans penser qu'on a besoin d'eux à la maison.

Le devoir d'abord, le jeu après.

XXII^e EXERCICE.

Ne faisons pas à autrui (à un autre) ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.

Claude était le nom d'un garçon qui allait tous les jours à l'école. Claude était fort pour son âge et se plaisait à faire du mal. Quand l'école était finie il ne manquait jamais de chercher querelle (affaire) à quelqu'un de ses camarades qui tous avaient peur de lui. Un certain jour Claude se mit à jeter des pierres à un garçon qui passait avec ses bestiaux : ce garçon se retourna contre Claude et avec son fouet lui frappa les jambes. Claude crie pour demander secours à ses camarades, mais nul n'a pitié de lui.

XXIII^e EXERCICE (SUITE).

Un autre jour Claude, qui ne cherchait qu'à faire du mal, excitait deux garçons à se battre. Il leur disait : Si vous ne vous battez pas, je vous battrai tous deux. Ceux-ci, qui étaient deux amis, dirent : S'il faut que nous nous battions, c'est toi qui paieras : alors les deux amis s'élancent sur Claude, ne cessent de le frapper que lorsqu'ils l'entendent demander pardon. Les autres garçons ne faisaient que rire en disant : C'est bien fait pour lui. Claude après cela ne chercha plus querelle aux autres enfants et fut aimé de ses camarades.

N'oubliez pas, enfants, l'histoire de Claude; ne faites jamais du mal aux autres.

XXIV^e EXERCICE.

Auguste était le fils d'un homme riche. Auguste était aimé de tous les écoliers. Pourquoi? Je vais

vous le dire. Auguste était toujours prêt à rendre service à tout le monde. Il donnait tous les jours une partie de son pain à ses camarades pauvres. Auguste étudiait, apprenait ses leçons, obéissait, donnait le bon exemple. Il jouait comme les autres pendant la récréation, mais il ne disait jamais ni jurements ni vilaines paroles; les autres enfants n'osaient pas dire en sa présence la moindre parole déshonnête.

Des enfants chrétiens devraient ressembler à Auguste (être comme Auguste).

XXVe EXERCICE.

Auguste après la classe va à l'église, et quand il arrive assez tôt, il va chaque matin à la messe. Auguste ne va plus jouer. Savoir s'il est fâché, disent les écoliers? Cependant nous ne croyons pas lui avoir fait de la peine. Auguste, dis-nous pourquoi tu ne viens plus jouer. Vous savez, mes amis, que je suis reçu pour faire ma première communion, je n'ai pas trop de temps pour me préparer à recevoir mon Dieu. Je ne suis fâché contre aucun de vous; après que j'aurai fait mes pâques, j'irai encore jouer parmi vous; priez Dieu pour moi, pour que je fasse une bonne communion.

Enfants, quand vous ferez vos pâques, faites comme Auguste.

Deuxième Partie.

HISTOIRE DE JOSEPH

1. — Le patriarche Jacob avait douze fils; Joseph était un d'eux. Le père aimait Joseph plus que les autres, parce que ce fils lui était né dans sa vieillesse (mot à mot : parce qu'il l'avait eu dans sa vieillesse). Jacob avait donné à Joseph une robe tissée (ou faite) de fils de toutes sortes de couleurs. C'est pour ce motif que Joseph était odieux à ses frères (était haï ou détesté de ses frères), surtout depuis qu'il leur avait raconté un songe, ou pour bien dire, deux songes qui annonçaient (qui donnaient à connaître) qu'il devait un jour être élevé bien haut. Leur haine était si grande qu'ils n'avaient jamais une bonne parole à lui dire.

Songes de Joseph.

2. — Voici comment Joseph raconta ses deux songes à ses frères. Nous étions, dit-il, ensemble au champ à engerber : ma gerbe se levait et restait droite debout; vos gerbes à vous entouraient et saluaient la mienne.

Après cela je vis, dans mon songe, le soleil, la lune et douze étoiles qui m'adoraient.

Ses frères lui répondirent : Que signifient ces songes? Est-ce que tu seras notre roi? Est-ce que nous serons tes serviteurs? Ses frères donc le regardaient de travers (ou de mauvais œil); mais le père ne disait rien, il ne savait que penser des songes de Joseph.

Les frères de Joseph prennent la résolution de le tuer.

3. — Les frères de Joseph allaient au loin avec leurs troupeaux chercher de bons pâturages. Un jour qu'ils gardaient leurs troupeaux, Jacob dit à Joseph qui était demeuré à la maison : Mon fils, allez trouver vos frères, je désire avoir de leurs nouvelles. Joseph obéit et se met en route aussitôt.

Dès qu'ils le virent venir vers eux, ils se dirent entre eux : Tuons-le et jetons-le dans le puits qui est tout près d'ici; nous dirons à notre père : une bête sauvage a dévoré Joseph. Alors le rêveur verra à quoi lui servent ses songes.

Ruben, son frère aîné, essaie de le sauver.

4. — Ruben, l'aîné des douze frères, cherchait à détourner ses frères d'un crime aussi grand. N'allez pas, disait-il, ôter la vie à l'enfant, car c'est notre frère ; descendez-le plutôt dans un puits qui est ici. Il songeait en son esprit à retirer Joseph du puits et à le renvoyer à son père. Les paroles de Ruben touchèrent un peu leurs cœurs.

Heureux les jeunes gens qui écoutent les bons conseils que leur donne un frère ou un ami !

Joseph est vendu par ses frères.

5. — Joseph ne fut pas plutôt arrivé près de ses frères que ceux-ci le dépouillèrent de sa robe et le jetèrent dans le puits. Après cela s'étant assis pour prendre leur repas, ils virent des marchands qui allaient en Egypte avec des chameaux chargés de toutes sortes de marchandises. Il leur vient dans l'esprit de vendre Joseph à ces marchands. Ceux-ci achetèrent Joseph et l'amenèrent avec eux en Egypte.

Ils envoient la robe de Joseph à leur père.

6. — Alors les frères de Joseph trempèrent sa robe dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué et l'envoyèrent à leur père en lui disant :

Nous avons trouvé cette robe ; voyez si c'est la robe de votre fils (ou si ce ne serait pas). Jacob ayant reconnu la robe, s'écria en sanglotant : Une bête féroce a dévoré Joseph. Aussitôt il déchire ses vêtements et se revêt d'un cilice pour porter le deuil de son fils. Ses enfants vinrent tous pour consoler leur père ; mais Jacob ne les écoutait pas ; il dit : Je descendrai inconsolable dans la tombe avec mon fils Joseph.

Putiphar achète Joseph.

7. — Un Egyptien (mot à mot : un homme d'Egypte), nommé Putiphar, acheta Joseph aux marchands. Dieu fit du bien à Putiphar à cause de Joseph : toutes choses prospéraient dans sa maison. Joseph pour cette raison possédait les bonnes grâces (ou : était bien venu) de son maître qui le mit à la tête de sa maison. Joseph donc gérait (faisait) les affaires de Putiphar ; rien ne se faisait que par son ordre, et Putiphar ne se mêlait de rien.

Joseph accusé et jeté en prison.

8. — Joseph était un jeune homme remarquable par sa beauté ; la femme de Putiphar le sollicita au péché. Joseph rempli de la crainte de Dieu, ne l'écoutait pas. Un jour cette femme éhontée saisit le bord de son manteau ; mais Joseph laissa son manteau entre ses mains et prit la fuite. La femme se met en colère, appelle ses serviteurs ; elle accuse Joseph du péché dont elle seule est

coupable. Putiphar croit trop vite et fait jeter Joseph en prison.

Songes des deux officiers de Pharaon.

9. — Dans la prison où était Joseph se trouvaient aussi deux des servitcurs du roi Pharaon. L'un avait la charge de servir le vin à la table du roi, et l'autre de servir le pain (le premier s'appelait le grand échanson, le second le grand panetier). Ces deux officiers (ou serviteurs) eurent chacun un songe dans la même nuit. Joseph étant venu les trouver le matin et les voyant plus tristes que de coutume, leur demanda la cause de leur tristesse.

Nous, dirent-ils, nous avons eu un songe et nous ne trouvons personne pour l'expliquer, pour nous en donner l'explication. Et ne savez-vous pas, dit Joseph, qu'il n'y a que Dieu qui puisse connaître les choses à venir (ou les choses futures) ? Racontez-moi vos songes.

Joseph explique le songe du grand échanson.

10. — Moi, disait le premier, je voyais dans mon sommeil une vigne qui avait trois branches, lesquelles portèrent peu à peu (ou insensiblement) des fleurs et du raisin. Quand le raisin fut mûr je pressais les grappes dans la coupe de Pharaon, et lui servais à boire.

Soyez sans inquiétude, lui dit Joseph, dans trois jours Pharaon vous replacera dans votre charge ; je vous prie de vous ressouvenir de moi.

Songe du grand Panetier (boulanger).

11. — L'autre raconta aussi son songe à Joseph. Je portais sur ma tête trois paniers dans lesquels il y avait toutes sortes de pain. Mais les oiseaux venaient en voltigeant manger le pain. Voici, dit Joseph ce que signifie votre songe : Les trois paniers sont trois jours ; après ces trois jours Pharaon vous fera décapiter (vous fera couper la tête); votre cadavre sera attaché à un poteau et les oiseaux se nourriront de votre chair.

Les Songes se vérifient.

12. — Le troisième jour qui était le jour de la naissance de Pharaon, il fallut préparer un grand festin. Alors le roi se souvint de ses deux officiers qui étaient en prison. Il replaça dans sa charge le grand échanson, mais l'autre par son ordre (d'après ses ordres) fut décapité et son corps fut élevé et attaché contre un poteau. Ainsi son songe se trouva accompli. Néanmoins le grand échanson oublia Joseph, et ne se souvint pas du bon service que Joseph lui avait rendu.

Les hommes reconnaissants sont rares; cependant qu'y a-t-il de plus beau que la reconnaissance !

Songes du roi Pharaon.

13. — Deux ans après le roi eut aussi un songe. Il croyait être sur le bord du Nil, et voir sortir du fleuve sept vaches grasses qui paissaient dans le marais (ou dans la prairie).

Ensuite sept autres vaches qui étaient maigres sortirent du même fleuve, et dévorèrent les sept vaches grasses. Pharaon s'étant réveillé, s'endormit de nouveau et eût un autre songe. Sept épis pleins s'élevaient sur la même tige, sept autres épis, sept épis vides, s'élevaient plus haut et absorbaient les sept épis pleins.

Le grand échanson parle de Joseph au Roi.

14. — Dès que le jour parut, Pharaon fit venir auprès de lui tous les devins d'Egypte et leur raconta son songe; mais aucun d'eux ne pouvait en donner l'explication.

Alors le grand échanson dit au roi : Je confesse ma faute. Quand j'étais en prison, moi et le grand panetier, nous eûmes tous deux un songe dans la même nuit.

Il y avait là un jeune homme Hébreu qui nous expliqua nos songes avec sagesse; car ce qu'il nous dit est arrivé (s'est vérifié).

Joseph explique le songe du Roi.

15. — Le roi ayant fait venir Joseph lui racont$_a$

ses deux songes. Joseph dit à Pharaon : Vos deux songes signifient une seule et même chose.

Les sept vaches grasses et les sept épis pleins sont sept années d'abondance qui doivent arriver bientôt ; les sept vaches maigres et les sept épis vides sont sept années de disette qui doivent suivre.

C'est pourquoi, Sire, mettez à la tête de votre royaume un homme sage et ingénieux qui ramassera (ou qui fera renfermer) dans les greniers publics, une partie du grain pour venir au secours du peuple quand arrivera le temps de disette.

Joseph est établi intendant (chef) de toute l'Égypte.

16. — Le conseil plut au roi ; c'est pourquoi il dit à Joseph : Trouverait-on en Egypte un autre plus sage que toi?

Nul autre assurément ne fera mieux ces choses-là. Dès ce moment je te donne le soin (ou l'administration) de mon royaume. Alors il ôta l'anneau de sa main et le mit au doigt de Joseph. Après lui avoir donné de riches (ou de beaux) habits et mis à son cou un collier en or, il lui donna la première place dans son carrosse.

Joseph avait trente ans quand il fut établi intendant de l'Egypte.

Joseph met en réserve des grains qu'il vend ensuite.

17. — Joseph parcourut toutes les provinces

d'Egypte, et pendant les sept années d'abondance (où la moisson fut bonne) il ramassa une grande quantité de blé. Les sept années de disette vinrent, et la famine croissait dans tous les pays de l'univers (dans toutes les contrées). Alors les Egyptiens, qui étaient dans le besoin, s'adressèrent au roi pour demander du blé ou du pain.

Pharaon les renvoyait à Joseph qui ouvrit les greniers et vendit du blé aux Egyptiens.

Jacob envoie ses enfants en Egypte.

18. — Des autres contrées on venait aussi en Egypte acheter des vivres. Jacob se trouvant comme les autres dans le besoin, y envoya ses enfants. Les frères de Joseph partirent donc; mais le père retint auprès de lui son plus jeune fils, nommé Benjamin, car il craignait qu'il ne lui arrivât du mal en route.

Benjamin et Joseph étaient enfants de la même mère, voilà pourquoi Jacob aimait Benjamin plus que ses autres enfants.

Joseph fait semblant de les prendre pour des espions.

19. — Les dix frères, dès qu'ils se trouvèrent en présence de Joseph, se prosternèrent pour le saluer. Joseph les reconnut sans être reconnu d'eux. Il ne voulut pas se faire connaître à eux sur le champ, mais il les questionna comme des étrangers : D'où venez-vous, dit-il, et que venez-vous faire ? Nous sommes partis, dirent-ils, du pays de

Chanaan pour acheter du blé. Cela n'est pas vrai, dit Joseph ; vous êtes venus ici avec de mauvaises intentions; vous voulez connaître les villes de l'Egypte et voir les places les plus faciles à prendre.

Non, non, répondent-ils ; nous n'avons aucune mauvaise intention (nous ne songeons à aucun mal) : nous sommes douze frères ; le plus jeune a été retenu à la maison par notre père, et l'autre n'est plus en vie.

Joseph retient Siméon.

20. — Joseph était inquiet de ce que Benjamin n'était pas avec les autres. C'est pourquoi il leur dit : Je verrai si ce que vous dites est vrai ; un de vous restera ici en ôtage, jusqu'à ce que vous ayez amené ici votre plus jeune frère ; les autres retourneront à la maison avec leur blé. Alors ils se mirent à dire entre eux : Nous n'avons que ce que nous avons mérité ; nous avons été cruels envers notre frère ; nous payons aujourd'hui la peine due à notre crime. Ils pensaient que leurs paroles n'étaient pas comprises de Joseph, car Joseph leur parlait par interprète (par le moyen d'un homme qui savait leur langue).

Joseph se retira, car il ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Les frères de Joseph s'en retournent.

21. — Joseph donna ordre de remplir les sacs de ses frères de blé (de froment), et de remettre dans l'embouchure de chaque sac l'argent qu'ils

avaient apporté. Alors il les laissa partir, excepté Siméon qu'il retint en ôtage.

Les frères de Joseph partirent donc, et à leur arrivée à la maison, ils racontèrent à leur père tout ce qui leur était arrivé.

Quand ils ouvrirent leurs sacs pour décharger le blé, ils furent bien surpris d'y trouver leur argent.

Jacob ne veut pas laisser partir Benjamin.

22. — Quand Jacob apprit que le chef de l'Egypte demandait qu'on lui envoyât Benjamin, il se mit à sangloter et à se plaindre.

Vous m'avez déjà privé de deux de mes enfants : Joseph est mort ; Siméon est retenu en Egypte, et vous voulez emmener avec vous Benjamin. Non, non, Benjamin n'ira pas avec vous, car s'il lui arrivait quelque mal en route, je ne pourrais pas lui survivre, je mourrais de chagrin.

Ses enfants le pressent de consentir au départ de Benjamin.

23. — Quand le blé qu'ils avaient apporté fut consommé, Jacob dit à ses enfants : Retournez en Egypte pour acheter des vivres. Ceux-ci répondirent : Il ne nous sert pas d'aller trouver l'intendant de l'Egypte sans Benjamin ; car il nous a ordonné de lui envoyer notre plus jeune frère.

Pourquoi, dit Jacob, êtes-vous allés parler de votre plus jeune frère ? Lui, dirent-ils, nous a demandé si notre père vivait et si nous n'avions pas d'autre frère. Nous avons répondu à ce qu'il nous demandait; nous ne pouvions pas prévoir qu'il nous dirait : Amenez ici votre frère.

Jacob laisse partir Benjamin.

24. — Alors Judas, un des fils de Jacob, dit à son père : Donnez-moi la garde de votre fils; je réponds de lui; moi je le garderai et je vous le ramènerai; si je ne le fais pas, la faute retombera sur moi; si vous aviez voulu le laisser partir avec nous, nous serions maintenant de retour pour la deuxième fois.

A la fin, le père fut obligé de céder; il faut bien, dit-il, que Benjamin aille avec vous; envoyez des présents à l'intendant de l'Egypte et deux fois autant d'argent, de crainte que ce ne soit par mégarde que le premier argent est resté dans vos sacs.

Joseph fait préparer un grand repas à ses frères.

25. — On fit dire à Joseph que les mêmes étrangers étaient arrivés, et avec eux leur jeune frère. Joseph ordonna de les recevoir dans sa maison et de préparer un grand repas.

Les frères de Joseph craignaient d'être blâmés à cause de l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs

sacs : à cet effet, pour se disculper, ils dirent à l'homme d'affaires de Joseph ce qui leur était arrivé.

Nous sommes venus une autre fois ici, dirent-ils; de retour à la maison nous avons trouvé dans nos sacs l'argent que nous avions donné pour notre blé, sans que nous sachions comment cela est arrivé; mais nous avons apporté cet argent avec nous. L'homme d'affaires leur dit : Soyez sans inquiétude; aussitôt il ramena auprès d'eux Siméon qui était resté en Egypte.

Ils sont présentés à Joseph.

26. — Alors Joseph entra dans la chambre où étaient ses frères qui l'attendaient : ceux-ci le saluèrent et lui offrirent leurs présents. Joseph les salua d'un air affable et leur parla ainsi : Est-il bien portant le vieillard que vous avez pour père ? Vit-il toujours ?

Notre père se porte bien, dirent-ils; il est toujours en vie. Joseph en regardant Benjamin, dit : Celui-ci est votre jeune frère qui était resté à la maison avec votre père ? Et aussitôt il dit à Benjamin : Que Dieu vous bénisse, mon fils. Il se hâta de sortir, car son cœur était ému et les larmes coulaient de ses yeux.

La coupe d'argent de Joseph est mise dans le sac de Benjamin.

27. — Joseph après s'être lavé le visage, retourna dans la salle et fit servir le dîner. Alors il mit des mets devant chacun de ses frères, mais la part de

Benjamin était cinq fois plus grande que celle des autres. Le repas fini, Joseph donna ordre à son homme d'affaires de remplir leurs sacs de blé, de remettre leur argent parmi le blé, et de plus de cacher sa coupe d'argent dans le sac de Benjamin.

L'homme d'affaires fit tout ce que Joseph lui avait ordonné.

Joseph envoie des gens à leur poursuite.

28. — Les frères de Joseph s'étaient mis en route et ils n'étaient pas encore éloignés de la ville. Joseph appela son homme d'affaires et lui dit : Allez après ces hommes et quand vous les aurez rejoints, dites-leur : Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien ?

Vous avez volé la coupe d'argent dont se sert mon maître; vous avez mal agi. L'homme d'affaires (mieux, l'intendant), fit comme son maître lui avait ordonné; il courut après eux ; il les rejoignit en peu de temps. Il leur reprocha leur vol en leur faisant comprendre leur déloyauté et leur ingratitude.

La coupe trouvée dans le sac de Benjamin.

29. — Les frères de Joseph répondirent à l'intendant : Vous nous accusez injustement : Nous avons apporté, vous le savez, avec la plus grande

fidélité, l'argent que nous avions trouvé dans nos sacs, nous n'avons pas volé, vous pouvez le croire, la coupe de votre maître; cherchez et celui avec lequel la coupe sera trouvée, sera mis à mort. Aussitôt ils déposent leurs sacs à terre et les ouvrent. L'intendant ayant mis la main dans le sac de Benjamin, y trouva la coupe qu'il cherchait.

Ils retournent en ville accablés de chagrin.

30. — Alors les frères de Joseph, accablés de chagrin, retournent à la ville. Amenés devant Joseph ils se jetèrent à ses pieds. Joseph leur dit : Comment avez-vous pu commettre un tel crime ?

Judas répondit : Je l'avoue, la chose est patente; nous n'avons aucune raison pour nous justifier, et nous n'osons demander pardon; nous tous serons vos esclaves.

Non, non, dit Joseph; mais celui dans le sac duquel la coupe a été trouvée, restera ici en esclavage ; vous autres, retournez à votre père.

Judas demande à rester à la place de Benjamin.

31. — Alors Judas s'étant approché de Joseph, dit : Je vous prie, mon bon seigneur, de m'écouter avec bonté : notre père aime Benjamin plus que nous autres; il ne voulait pas le laisser partir avec nous; je n'ai pu obtenir son consentement qu'après lui avoir donné l'assurance qu'il ne lui

arriverait aucun mal; si nous retournions sans son enfant, mon père mourrait de chagrin.

Je vous prie et vous supplie de laisser partir Benjamin et de me garder en esclavage à sa place; je prends pour moi et je payerai la peine qu'il a méritée.

Joseph se fait connaître à ses frères.

32. — Pendant ce temps Joseph avait de la peine à cacher ce qui était dans son cœur; c'est pourquoi il ordonna aux Egyptiens qui étaient présents de sortir.

Alors, les larmes aux yeux, il dit à haute voix : Je suis Joseph; mon père vit-il encore? Eux ne pouvaient répondre, tant ils étaient saisis d'étonnement.

Joseph leur dit avec douceur : Approchez-vous de moi, je suis Joseph votre frère que vous avez vendu à des marchands qui allaient en Egypte, n'ayez aucune crainte; c'est par un effet de la Providence divine que cela est arrivé; Dieu m'a envoyé ici pour pourvoir à vos besoins et vous sauver la vie.

Joseph charge ses frères d'amener leur père en Egypte.

33. — Après ces paroles Joseph presse Benjamin dans ses bras; il l'embrasse en pleurant de joie. Ensuite il embrassa également ses autres frères, l'un après l'autre, sans cesser de répandre des

pleurs. Ceux-ci se mirent enfin à lui parler sans crainte, avec confiance.

Allez, leur dit Joseph, hâtez-vous d'aller retrouver mon père ; annoncez-lui que son fils est vivant, et qu'il a une grande autorité en Egypte; faites qu'il consente à venir demeurer en ce pays avec toute sa famille.

Pharaon envoie des présents et des chariots à Jacob.

34. — Pharaon ayant appris l'arrivée des frères de Joseph, les fit venir auprès de lui et leur donna des présents à envoyer à leur père, en leur disant : Allez, amenez ici votre père et toute sa famille; laissez dans votre pays vos biens et vos meubles, car moi je vous donnerai tout ce dont vous aurez besoin; toutes les richesses de l'Egypte seront à votre service.

Pharaon envoya aussi des chariots pour transporter Jacob, les petits enfants et les femmes.

Les frères de Joseph annoncent à leur père que son fils est vivant.

35. — Les frères de Joseph retournèrent en toute hâte vers leur père pour lui annoncer que Joseph vivait et qu'il était le chef en Egypte.

A cette nouvelle, Jacob comme se réveillant d'un lourd sommeil, demeura tout interdit : il avait peine à croire ce qu'on lui disait; mais quand il vit les chariots et les présents que lui en-

voyait Joseph, il revint à lui et dit : Je ne demande plus rien au monde, si mon fils Joseph est vivant; j'irai en Egypte pour le voir avant de mourir.

Jacob part avec toute sa famille pour aller en Egypte.

36. — Jacob étant parti avec ses enfants et ses petits-enfants, arriva en Egypte; il envoya en avant son fils Judas trouver Joseph pour lui annoncer son arrivée.

Aussitôt Joseph se mit en route pour aller au-devant de son père; dès qu'il le vit, il lui sauta au cou; le fils pleurait et le père aussi.

Alors Jacob dit : J'ai assez vécu, maintenant je mourrai content, puisque je t'ai vu, mon cher fils, et puisque je sais que tu me survis (que tu restes après moi).

Joseph annonce au roi l'arrivée de son père.

37. — Joseph alla trouver Pharaon et lui annonça l'arrivée de son père; il lui présenta aussi cinq de ses frères. Pharaon leur demanda quel genre de métier ils avaient. Eux répondirent qu'ils étaient bergers.

Alors le roi dit à Joseph : Vous êtes le maître en Egypte; envoyez votre père et vos frères dans la meilleure contrée; et s'il y a parmi eux quelques-uns qui soient instruits et actifs (intelligents), chargez-les de garder mes brebis, mes bœufs et mes autres bestiaux.

Jacob devant Pharaon.

38. — Joseph présenta aussi son père à Pharaon. Jacob salua le roi qui lui demanda quel âge il avait. J'ai cent trente ans, répondit Jacob, et je n'ai pas encore l'âge de mes aïeux. Alors, après avoir souhaité toutes sortes de biens au roi, il sortit du palais.

Joseph plaça son père et ses frères dans la meilleure contrée de l'Egypte et il leur fournit tout ce dont ils avaient besoin.

Jacob demande à être enterré dans le tombeau de ses pères.

39. — Jacob vécut dix-sept ans après être venu demeurer en Egypte.

Dès qu'il sentit la mort approcher il fit appeler Joseph et lui dit : Mon fils, si vous m'aimez, jurez-moi de faire ce que je vous demanderai, à savoir, de ne pas m'enterrer en Egypte, mais de transporter mon corps de ce pays et de le déposer dans le tombeau de mes ancêtres.

Mon père, dit Joseph, je ferai ce que vous ordonnez; et pour obéir à son père il jura de le transporter dans le pays de Chanaan pour y être enterré.

Joseph prie son père de bénir ses deux fils.

40. — Joseph plaça ses deux fils, Manassès et

Ephraïm auprès de son père; il plaça Manassès, qui était l'aîné, à droite de son grand père, et Ephraïm le plus jeune à sa gauche.

Mais Jacob en croisant les mains mit sa main droite sur la tête d'Ephraïm et la gauche sur la tête de Manassès, et il leur donna ensemble à tous deux sa bénédiction; ce qui fit de la peine à Joseph qui essaya de détourner les mains de son père. Mais Jacob tint bon et dit à Joseph : Je sais, mon fils, que celui-ci est l'aîné et celui-ci le cadet (ou, le plus jeune); ce n'est pas sans le savoir que j'ai fait ce que j'ai fait.

De cette manière Jacob établit Ephraïm l'aîné à la place de Manassès.

Joseph rend les derniers devoirs à son père.

41. — Jacob ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Dès que Joseph vit son père mort, il se jeta pour l'embrasser et il pleura longtemps.

Ensuite il ordonna aux médecins d'embaumer son corps, et il alla, lui, ses frères et plusieurs Egyptiens conduire son père au pays de Chanaan. Là, avec un grand deuil et beaucoup de larmes, ils firent l'enterrement; le corps de Jacob fut inhumé dans une caverne (ou une grotte) où avaient été aussi inhumés Abraham et Isaac.

Joseph console ses frères.

42. — Après la mort de leur père, les frères de

Joseph craignaient que leur frère ne se vengeât du mauvais traitement qu'ils lui avaient fait; ils envoyèrent donc des gens pour le prier, au nom de leur père, d'oublier ce qu'ils avaient fait, et de leur pardonner.

Joseph leur répondit : Vous n'avez aucun motif de craindre; vous, à la vérité, vous avez été cruels à mon égard, mais Dieu a changé le mal en bien ; je vous nourrirai vous et vos enfants. Il leur dit beaucoup de paroles agréables pour les consoler.

Mort de Joseph.

43. – Joseph vécut cent dix ans; et quand il fut près de mourir il appela ses frères et leur dit qu'il devait mourir bientôt. Moi, dit-il, je suis près de la mort : Dieu ne vous abandonnera pas; mais il vous soutiendra, et un jour il vous fera sortir de l'Egypte et vous mènera au pays qu'il a promis à nos ancêtres; je vous prie et vous supplie d'emporter avec vous mes ossements.

Après cela Joseph mourut en paix ; son corps fut embaumé et mis dans un cercueil.

Après la mort de Joseph les Israélites sont persécutés.

44. — Durant ce temps-là la postérité de Jacob s'accrut tellement que le grand nombre des Israélites inspira de la crainte aux Egyptiens.

Un nouveau roi monta sur le trône, lequel n'avait pas vu Joseph et ne conservait aucun souvenir des bons services qu'il avait rendus à l'Egypte. Ce roi donc, pour vexer les Israélites et les détruire, les chargea de travaux très-pénibles; et en outre il ordonna de jeter dans le fleuve, dans le Nil, leurs enfants nouveaux-nés.

FIN DE L'HISTOIRE DE JOSEPH.

HISTOIRE DE TOBIE

45. — Le peuple d'Israël fut mené en captivité dans un pays nommé Assyrie. Parmi les captifs était un homme nommé Tobie.

Tobie de tout temps observait fidèlement la loi de Dieu. Dans son enfance il ne ressemblait pas aux enfants. C'est-à-dire qu'il ne se plaisait pas dans les jeux ; son plaisir était de servir Dieu et de faire de bonnes œuvres.

Tandis que tout le monde allait adorer les idoles d'or (les veaux d'or) élevées par Jéroboam, roi d'Israël, Tobie allait au temple de Jérusalem adorer le vrai Dieu.

Leçon (Morale).

Les enfants chrétiens font comme Tobie ; ils fuient les mauvaises compagnies pour aller à la

messe, aux vêpres, au catéchisme. Ils choisissent pour camarades des garçons sages et honnêtes avec lesquels ils vont jouer ou se promener après les offices.

Tobie continue à être pieux parmi les païens.

46. — Tobie devenu grand se maria et eut un fils à qui il apprit de bonne heure à craindre Dieu et à avoir horreur du péché. Amené en captivité Tobie conserva la même piété envers Dieu; il distribuait tous les jours tous les biens qu'il pouvait avoir à ses compagnons de captivité, et les exhortait par des avis salutaires à servir Dieu. Il prêta avec charité une somme de dix talents d'argent, dont le roi lui avait fait présent, à un homme, nommé Gabélus, qui était dans le besoin.

Instruction.

Si les pères étaient fidèles à donner de bons conseils à leurs enfants, on ne verrait pas tant de désordres parmi les jeunes gens.

Tobie va enterrer les morts au péril de sa vie.

47. — Après cela il vint un nouveau roi en Assyrie. Ce roi n'aimait pas les Israélites, il les mal-

traitait de toutes manières, il les mettait à mort et défendait de les enterrer.

Tobie, sans crainte du roi, allait visiter ses frères; il consolait ceux qui étaient dans la peine, il donnait ses biens pour secourir les pauvres, et en outre il ensevelissait les morts.

Le roi apprit cela et aussitôt il donna ordre d'ôter ses biens à Tobie et de le mettre à mort.

Mais Tobie se cacha, avec son épouse et son fils, et sauva sa vie.

Instruction.

L'exemple de Tobie nous apprend à donner du secours à nos parents et à nos amis quand nous les voyons dans le besoin. La religion nous ordonne même d'aimer et de secourir nos ennemis. Faisons toujours aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fît à nous-mêmes.

Tobie continue à faire de bonnes œuvres, malgré ses amis.

48. — Un jour Tobie envoya son fils inviter quelques-uns des captifs à venir dîner chez lui.

Le fils, à son retour, dit ceci à son père : J'ai vu sur la place publique le corps d'un homme supplicié (tué).

Tobie se lève aussitôt pour aller ramasser le cadavre ; il l'apporte dans sa maison sans bruit pour l'enterrer pendant la nuit. Les amis de Tobie lui disaient : N'allez pas faire cela, car si vous étiez vu, vous seriez mis à mort.

Mais Tobie craignait plus le Seigneur qu'il ne craignait le roi; il continua à faire ce qu'il faisait auparavant, sans crainte de perdre la vie.

Instruction.

Les hommes qui n'ont pas une foi vive ont toujours peur soit des dangers, soit des railleries; mais ceux qui aiment Dieu et leur prochain ne regardent ni à la peine ni aux dangers, quand il est question de faire du bien à quelqu'un.

Patience de Tobie devenu aveugle.

49. — Tobie, fatigué de (ou par ses travaux) s'endormit un jour au pied d'un mur. Pendant son sommeil, il lui tomba dans les yeux des ordures (des choses sales) d'un nid d'hirondelles et il devint aveugle. Dieu permit cela pour que Tobie fut un modèle de patience pour les hommes de tous les temps : car Tobie supporta avec une grande patience la perte de ses yeux; jamais on ne l'entendit se plaindre; il demeura content et gai, fidèle à servir Dieu comme auparavant.

Instruction.

Un bon chrétien ne se plaint pas des maladies ni des pertes; il sait qu'il est pécheur et qu'il ne peut aller au Ciel sans peine. Dieu nous envoie des peines pour nous donner le moyen de faire pénitence de nos péchés; Dieu sait, mieux que nous ne savons nous-mêmes, ce qui nous est avantageux. Disons souvent : Mon père, que votre volonté soit faite.

Probité de Tobie.

50. — La femme de Tobie était tisserande, et avec son métier elle amassait (ou gagnait) de quoi nourrir la famille. Un jour il lui arriva d'amener à la maison un chevreau qu'elle avait acheté du prix de son travail.

Tobie en entendant les cris du chevreau craignit qu'il n'eût été volé, et aussitôt il dit à son épouse : Prenez garde que cet animal n'ait été volé; rendez-le à son maître; c'est un péché pour nous de vivre de choses volées. Voilà combien le saint homme aimait la probité; la pensée seule du larcin lui faisait peur.

Instruction.

Voilà, mes enfants, une belle leçon pour un grand nombre de chrétiens qui n'ont aucun scrupule de prendre les biens de leur prochain. Le vol est un péché et même un péché mortel, selon que le vol est considérable. Quand vous vendrez et quand vous achèterez quelque chose, ne cherchez jamais à vous enrichir aux dépens des autres.

Tobie donne des avis à son fils.

51. — Tobie croyant que la mort approchait, appela son fils près de lui et lui dit : Mon fils, écoutez les paroles de votre père qui vous aime, et conservez-les profondément dans votre mémoire, afin que vous soyez toujours sage.

Pensez tous les jours à Dieu et craignez toujours de l'offenser par le péché; soyez fidèle à suivre ses commandements. Ayez pitié des pauvres, et Dieu aura pitié de vous. Faites l'aumône selon votre pouvoir. Si vous avez beaucoup de biens, donnez beaucoup; si vous en avez peu, donnez peu mais donnez de bon cœur. L'aumône préserve l'homme de la mort éternelle.

Instruction.

Les riches qui ne font pas l'aumône ne peuvent pas dire qu'ils aiment leur prochain. Les pauvres sont nos frères, enfants de Dieu comme nous. Faisons l'aumône et nous goûterons le plaisir le plus grand : si les pauvres sont ingrats, Dieu ne le sera pas.

Autres avis, ou autres conseils.

52. — Mon fils, disait encore Tobie, ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Payez à l'ouvrier, sans retard, le prix de son travail. Demandez toujours conseil à un homme sage et ne faites pas amitié (ou : ne vous liez pas d'amitié) avec les méchants.

Après ma mort, enterrez mon corps; respectez votre mère; souvenez-vous des peines qu'elle a supportées à cause de vous, et après sa mort déposez son corps à mes côtés dans le même tombeau.

Instruction.

Un honnête homme ne reste jamais longtemps sans payer ceux qui ont travaillé pour lui. L'ouvrier a besoin de son argent pour acheter du pain à ses enfants.

Fuyez, mes enfants, les mauvaises compagnies. Le jeune homme le plus sage se perdra s'il fréquente de mauvais camarades.

Tobie avertit son fils qu'il a prêté dix talents à Gabélus.

53. — J'ai encore une chose à vous dire, mon fils. J'ai prêté dix talents à un homme nommé Gabélus qui demeure actuellement dans la ville de Ragès, en Médie.

Mon père, répondit le fils, je ferai tout ce que vous m'avez ordonné, mais je ne sais comment je recevrai cet argent de Gabélus, car Gabélus ne me connaît pas, et moi je ne le connais pas ; et de plus je ne sais par quel chemin l'on va en Médie.

Voici, dit le père, la signature de Gabélus; quand vous lui montrerez sa signature, son écrit, il vous rendra l'argent; mais allez chercher un homme fidèle pour vous guider pendant votre voyage.

Instruction.

Le jeune Tobie promet à son père d'accomplir ses dernières volontés. Tous les enfants doivent aussi être fidèles à suivre les conseils de leur père.

L'ange Raphaël s'offre pour accompagner Tobie dans son voyage.

54. — Tobie étant sorti trouva un jeune homme qui se tenait debout et qui était vêtu comme un voyageur. Tobie le salua sans savoir que c'était un ange du ciel, par ces paroles :

D'où êtes-vous, mon brave homme? — Moi, répondit le jeune homme, je suis un des Israélites.

Connaissez-vous, dit Tobie, le chemin qui va en Médie? — Oui, et j'ai logé plusieurs fois chez Gabélus qui demeure là.

Tobie plein de joie retourne raconter à son père ce qu'il a vu et entendu. — Seriez-vous content, dit Tobie le père au jeune homme, d'accompagner mon fils en Médie? — Je suis content, répondit le jeune homme.

Sur cela le jeune Tobie prit congé de son père et de sa mère, et les deux jeunes gens se mirent en route. Le chien alla à leur suite.

Larmes de la mère de Tobie.

55. — Dès que Tobie fut parti, sa mère se mit à pleurer et à se plaindre de son époux, de ce qu'il avait laissé partir leur fils.

Pourquoi, disait-elle, nous avez-vous privé du soutien de notre vieillesse? Il valait mieux se passer de cet argent et conserver notre fils auprès de nous; sa présence faisait notre consolation.

Ne pleurez pas, répondait Tobie, notre fils arri-

vera sain et sauf en Médie et reviendra également à la maison sain et sauf; Dieu enverra un ange pour le guider et le garder.

La mère consolée par ces paroles se tut.

Instruction.

Apprenez de là, mes enfants, à obéir à votre père en toute occasion et à prier votre bon ange de vous accompagner toujours et de vous préserver des dangers que nous trouvons sur le chemin de la vie présente.

Tobie délivré d'un poisson énorme.

56. — Pendant ce temps Tobie et l'Ange faisaient du chemin; ils arrivèrent sur le bord d'une rivière appelée le Tigre, et Tobie pour se délasser voulut se laver les pieds. Aussitôt un poisson monstrueux s'élança de l'eau pour le dévorer.

Tobie en voyant le poisson lâcha un cri. Monsieur, disait-il, il vient sur moi. L'Ange lui dit : Saisissez-le et retirez-le près de vous (à vous).

Le poisson, retiré hors de l'eau, sauta pendant quelques instants, mais il ne tarda pas à expirer (à mourir).

L'Ange ordonna d'ouvrir le poisson et d'en prendre le fiel comme un remède très-salutaire. Ensuite ils firent cuire une partie de la chair pour en manger dans la route.

Instruction.

Heureux l'enfant qui écoute les conseils (ou :

les inspirations) de son bon ange. Le démon cherche aussi à donner la mort à notre âme, mais notre bon ange nous défend (nous protége).

Tobie arrive à la ville d'Ebatane.

57. — Les deux voyageurs approchaient d'une ville nommée Ebatane; alors Tobie dit à l'Ange : Chez qui voulez-vous que nous allions loger?

Ici, dit l'Ange, demeure un de vos parents, nommé Raguel, qui nous recevra bien. Raguel a une fille unique que vous devez épouser; demandez-la à son père, je suis certain qu'il vous la donnera de bon cœur. La volonté de Dieu est que Sara soit votre épouse; par là vous deviendrez l'héritier de Raguel et tous ses biens vous appartiendront.

Instruction.

Heureux le jeune homme qui fait la volonté de Dieu dans toutes les circonstances de sa vie, mais surtout quand il est question de choisir un état de vie.

Tobie est reçu chez Raguel.

58. — Raguel les reçut avec beaucoup de joie. Aussitôt qu'il vit Tobie, il dit à son épouse : Ce jeune homme ressemble beaucoup à Tobie mon parent.

Alors il parla ainsi aux deux étrangers : D'où

êtes-vous, jeunes gens? — Nous sommes des Israélites de la ville de Ninive.

Connaissez-vous Tobie? — Oui certainement. Alors Raguel se mit à faire l'éloge de Tobie. — Eh bien, dit l'Ange, Tobie dont vous parlez, est le père de ce jeune homme.

Raguel tout aussitôt se jeta au cou de Tobie, en disant : Soyez béni, mon fils, vous avez pour père le meilleur des hommes.

La femme de Raguel et sa fille pleuraient de joie.

Mariage de Tobie.

59. — Après cela Raguel fit préparer un festin et pria les deux jeunes gens de se mettre à table. Alors Tobie dit : Je ne mangerai ni ne boirai que vous n'ayez promis de me donner votre fille en mariage.

Sans nul doute, dit Raguel, Dieu a écouté mes prières et vous a envoyés ici pour que ma fille fût mariée au fils de mon meilleur ami. C'est pourquoi, croyez fermement que je vous la donnerai dès aujourd'hui pour épouse.

Aussitôt ils font un écrit, ce qu'on appelle aujourd'hui un contrat de mariage, et alors ils se mettent tous à table en louant Dieu.

Instruction.

Un jour de noces a été en tout temps un jour d'allégresse, mais ce n'est pas en s'enivrant qu'on loue Dieu.

Gabélus vient aux noces de Tobie.

60. — Raguel pria Tobie de demeurer avec lui pendant quinze jours; Tobie ne voulut pas lui donner un refus et il pria l'Ange d'aller tout seul trouver Gabélus pour recevoir de lui l'argent dû à son père.

C'est pourquoi l'Ange prit avec lui les chameaux et se mit en chemin pour aller à Ragès; il remit à Gabélus l'écrit qu'il avait donné à Tobie, et Gabélus rendit sur-le-champ l'argent à lui prêté, et de plus il vint avec l'Ange, qui l'en priait, aux noces de Tobie.

Instruction.

Gabélus donne une belle leçon à beaucoup de gens de notre temps qui sont prêts à se fâcher lorsqu'on leur dit de payer leurs dettes. Celui qui paie ses dettes s'enrichit.

Inquiétudes de Tobie et de sa femme.

61. — Pendant ce temps Tobie le père n'était pas sans inquiétude et sans alarme en voyant combien son fils tardait de revenir. Pourquoi, disait-il dans sa tristesse, mon fils reste-t-il si longtemps dans son voyage? Gabélus est peut-être mort, et il n'a trouvé personne pour lui remettre l'argent; c'est une grande peine pour moi qu'il soit loin de nous (ou : qu'il soit éloigné de nous). Et les deux vieillards se mirent à pleurer.

Rien surtout ne pouvait consoler la mère; elle sortait tous les jours de la maison, elle parcourait les chemins par où elle espérait voir revenir son fils, afin de le voir de loin, si c'était possible, quand il reviendrait.

Instruction.

Qu'il est fort l'amour d'une mère! Voir ses enfants devant ses yeux c'est son plus grand bonheur. Elle craint toujours qu'il leur arrive du mal.

Tobie retourne vers son père.

62. — Après les quinze jours écoulés, Raguel voulut retenir Tobie quelque temps encore; mais Tobie lui dit respectueusement : Je vous en prie, laissez-moi partir sans retard; vous savez que mes parents sont très-inquiets à mon sujet.

Alors on le laissa partir avec son épouse, et il se mit en chemin pour retourner trouver son père.

En chemin l'Ange dit à Tobie : Quand vous serez entré dans la maison, adorez Dieu et embrassez votre père; ensuite vous lui frotterez les yeux avec le fiel du poisson que vous avez conservé : alors ses yeux seront guéris, et votre père rempli de joie jettera un regard sur vous et sur le Ciel.

Instruction.

Un bon fils a toujours hâte de voir son père et sa mère; il craint de leur causer de la peine.

Tobie arrive à la maison.

63. — Au moment où Tobie approchait de la ville, sa mère, selon sa coutume, était assise au sommet d'une montagne pour pouvoir de là voir au loin. Elle aperçut au loin son fils qui venait vers elle, et elle courut porter la nouvelle à son époux.

Alors le chien qui avait fait le voyage avec son maître accourut le premier et en remuant la queue il faisait des caresses à son vieux maître.

Aussitôt le père se lève; il est aveugle, il a de la peine à marcher, mais néanmoins il court à la rencontre de son fils, un serviteur le tient par la main. Il saute au cou de son fils; tous deux, le père et le fils, se mirent à pleurer de joie.

Le père recouvre la vue.

64. — Le père et le fils adorèrent et remercièrent le Seigneur de ses bienfaits. Alors le jeune Tobie frotta les yeux de son père avec le fiel du poisson, et environ une demi-heure après, une pellicule semblable à la pellicule d'un œuf commença à sortir de ses yeux; Tobie la saisit et la retira et aussitôt le père recouvra la vue.

Alors tous, remplis de joie, louèrent Dieu ensemble.

Les parents et les amis de Tobie vinrent le féliciter de tous les bienfaits que Dieu lui avait rendus.

L'Ange se fait connaître à Tobie.

65. — Après cela Tobie raconta à ses parents tous les bons services qu'il avait reçus durant son voyage de son conducteur qu'il prenait pour un homme. — Que lui donnerons-nous, dit le père, pour récompense ? Jamais nous ne pourrons assez payer ses services. — Mon père, répond le fils, vous dites vrai ; offrez-lui la moitié de ce que nous avons apporté.

L'Ange leur parla ainsi : Je suis l'Ange Raphael, un des sept Anges qui sont toujours devant Dieu.

Dieu m'a envoyé pour délivrer Sara, l'épouse de votre fils, de la puissance du malin Esprit, et pour vous rendre la vue. C'est moi qui ai porté vos bonnes œuvres et vos prières devant Dieu.

Maintenant le moment est venu de retourner auprès de celui qui m'a envoyé ; et vous, rendez grâces à Dieu.

Alors il disparut à leurs yeux et ils ne le virent plus.

Heureuse mort de Tobie.

66. — Tobie après avoir recouvré la vue, vécut quarante-deux ans. Près de mourir, il appela son fils et lui dit : Mon fils, continuez à vivre dans la crainte de Dieu. Alors il rendit en paix son âme à Dieu.

Après la mort de son père, Tobie le fils alla demeurer avec son beau-père Raguel pour lequel il eut toujours beaucoup de respect.

Tobie le fils mourut à l'âge de quatre-vingt-dix neuf ans. Ses enfants et ses petits-enfants marchèrent sur les traces de leurs aïeux et furent aimés de Dieu et des hommes.

Instruction.

Heureux le père et la mère qui ont des enfants sages ! Heureux aussi les enfants qui ont reçu de bons exemples de leur père et de leur mère !

FIN DE L'HISTOIRE DE TOBIE.

Troisième Partie.

FABLE.

La Génisse et sa Mère.

1. — Une génisse disait un jour à sa mère : Pourquoi sortez-vous aujourd'hui de si bon matin (ou de si bonne heure) de l'étable? Vous allez si vite que j'ai de la peine à vous suivre. — Ma fille, répondit la vache, je vais voir une chèvre dont j'ai grande pitié. Le loup a dévoré (ou tué) hier ses deux chevreaux, et elle-même a été mordue. C'est pourquoi je vais lui porter des herbes médicinales pour guérir ses blessures. — Je suis surprise, ma mère, que vous ayez pitié de cette chèvre ; celle-la vient tous les

jours paître dans notre prairie, et en outre elle ne cesse de dire du mal de vous; laissez-la, je vous en prie. — Son sort est bien triste, dit la vache; j'ai oublié le mal qu'elle m'a fait et le mal qu'elle a dit de moi, et je veux lui porter secours. Il faut, ma fille, rendre le bien pour le mal.

Il y a beaucoup d'hommes qui ressemblent à la génisse et peu qui ressemblent à la mère. Oublier le mal qui nous a été fait, est la marque d'un bon cœur.

FABLE.

L'Ane et son Maître.

2. — Un âne, le plus sot des ânes, disait partout qu'il avait beaucoup d'esprit et de sagesse. Nous connaissons beaucoup d'hommes qui ressemblent à cet âne. L'homme sans instruction vous dira qu'il sait tout; au lieu que l'homme instruit vous dira qu'il ne sait rien. Mais revenons à notre âne. Un jour il se mit dans la tête de rester sans travailler. Le meunier, son maître, vint et chercha à lui mettre sur le dos des sachées de farine. — Non, non, dit l'âne, ce métier-là ne convient pas (ou : n'est pas fait) à un animal de ma qualité.

Ce métier-là ne vous plaît pas, Monsieur ? Que voulez-vous donc faire? — Rien, si ce n'est me promener et causer. Le meunier en s'en allant disait : Mon pauvre âne a perdu l'esprit, mais j'ai

un remède pour le guérir. Monsieur pourra causer, et même écrire, si c'est son plaisir, mais il n'aura pas un morceau à manger, car je ne veux pas nourrir des fainéants. L'âne ne tarda pas à se repentir; au bout de deux jours il se plaignit à son maître : Ayez pitié de moi, dit-il, je meurs de faim. Le maître répondit sans se fâcher : Sot animal, que fais-tu pour que je te nourrisse? Travaille et tu seras nourri.

Belle leçon pour les paresseux!

FABLE.

Le Hibou et le Rossignol.

3. — Autrefois (anciennement) un hibou se plaisait tellement à faire de la musique qu'il devint fou. Pendant le jour il chantait du haut d'un chêne. Il voyait que sa voix déplaisait à tous les autres oiseaux de son voisinage. — Je suis surpris, disait-il, que ces oiseaux n'aient pas du plaisir à m'entendre chanter. Il est difficile de leur plaire ou bien ils ne savent pas quand l'on chante bien. Est-ce que Dieu ne m'a pas donné une voix mélodieuse et une jolie figure? S'ils n'étaient pas jaloux, ils auraient loué devant tout le monde les talents que j'ai reçus de la nature. Le hibou, mon frère, me dit tous les jours que je chante bien.

Pendant qu'il parlait ainsi, un rossignol qui était dans le bois se mit à chanter. Sa voix plut au hibou. Je suis forcé d'avouer, dit-il, que sa voix est un tant soit peu plus belle et plus douce que la mienne. Le rossignol, en entendant ces éloges, prit un peu d'orgueil, mais il ne daigna plus ouvrir le bec, il se tut. Le hibou alla le trouver et lui dit : Chante, chante, mon petit ami; j'ai du chagrin, par ton chant tu me consoleras, car ta voix me plaît un peu.

Le rossignol fit la sourde oreille, et le hibou de colère (fâché) le tua.

Cette fable nous apprend que les ignorants (les hommes sans instruction) et les savants aussi peuvent se perdre par l'orgueil. Rien cependant n'est plus digne de haine que l'orgueil qui est la source de tous les vices.

HISTOIRE.

L'Enfant Gâté.

4. — Un grand seigneur avait un jour invité beaucoup de monde à venir dîner chez lui. A l'heure du dîner, le jeune seigneur, qui n'avait que six ans, voulut se mettre à table. Le père le prit par la main, en disant : Votre place n'est pas là, Monsieur, votre barbe est trop courte pour venir à table avec les grands.

Le garçon alla se plaindre à sa mère. La dame, qui aimait beaucoup son enfant, fit monter une petite table au coin de la salle. Le fils fut servi là comme un roi. Tandis qu'il prenait son dîner, le vieux chat dé la maison leva sa patte pour attraper un morceau de viande de la main du fils. — Va, dit l'enfant, à table avec mon père, tu as la barbe assez longue.

FABLE.

Le Coq et le Renard.

5. — Un coq qui n'était pas sot était monté sur les branches d'un arbre élevé. Un renard le vit et s'approcha de l'arbre. Alors il s'adresse ainsi au coq : Pourquoi, mon frère, restes-tu dans l'arbre? La paix est faite entre nous; descends, viens ici afin que nous goûtions ensemble la douceur de la paix; tu n'as aucun lieu d'avoir peur. — Rien, dit le coq, ne me fait plus de plaisir que la nouvelle que tu m'apportes aujourd'hui; attends un peu, je m'en vais descendre. Mais je ne sais pas ce que je vois au loin. Je crois voir deux chiens qui viennent vers nous. — Selon toute apparence, dit le renard, ces deux chiens viennent aussi nous offrir la paix; je vais à leur rencontre (ou je m'en vais les trouver). — Pour quoi faire (pour que faire), dit le coq, pourquoi ne pas rester ici les attendre? Attends que nous nous embrassions

tous deux comme des amis. — Au revoir, dit le renard qui n'était pas en peine de voir les chiens, au revoir, une autre fois nous chanterons la paix faite entre les coqs et les renards. Aussitôt mon compère *Alanik* prit la fuite, tout honteux d'avoir manqué son coup. Le coq de son côté rit en voyant la frayeur d'Alanik le renard (de messire le renard).

Cette fable, jeunes gens, vous apprend que vous ne devez pas admettre comme vraies les paroles de certains hommes qui cherchent à vous tromper. Si le coq avait cru le renard, il fut descendu de l'arbre et il eut été logé dans l'estomac d'Alanik (nom populaire du renard).

FABLE.

La Cigale et la Fourmi.

6. — Une cigale qui n'avait fait pendant l'été que dormir, jouer et se promener, se trouva indigente quand arriva l'hiver. Elle alla trouver une fourmi, sa voisine, et lui dit : Chère voisine, ayez pitié de moi, je meurs de faim ; prêtez-moi un peu des grains que vous avez ramassés pendant le mois d'août, je vous paierai, soyez-en sûre. — Que faisiez-vous, ma mie, pendant l'été, quand il vous était aisé de ramasser des vivres pour l'hiver ? — Ce que je faisais ? Rien, si ce n'est chanter à tout venant. — Vous chantiez, petite amie, j'en suis

enchantée : eh! bien, vous n'avez pas autre chose à faire maintenant que de danser.

Beaucoup d'hommes, beaucoup d'ouvriers font comme la cigale. Pendant qu'ils sont jeunes et forts pour travailler, ils n'économisent rien pour leur vieillesse : ils portent leurs gains aux auberges sans songer à l'avenir.

LETTRE

Ecrite par Jean, qui est soldat, à son frère François.

A Paris, le 1er Août 1863.

Mon cher Frère,

7. — Il y a déjà longtemps que je n'ai écrit à la maison; mon père et ma mère doivent être mécontents de moi; prie-les, François, de me pardonner, et dis-leur de ma part que je ne resterai plus aussi longtemps sans vous écrire. Ma santé continue à être bonne, cependant j'ai hâte de retourner au pays, pour aller avec mes frères travailler au champ, et pour aller aux foires vendre les chevaux. Ecris-moi, François, et dis-moi si vous avez vendu les deux juments blanches que vous aviez achetées à la foire de Morlaix; dis-moi aussi si la moisson est abondante cette année.

Je n'ai rien de nouveau à vous dire. On parle de guerre, mais j'espère qu'il n'y aura pas de

guerre avant l'époque d'avoir mon congé. Après tout, s'il me faut aller à la guerre, je ferai mon devoir comme un brave soldat.

Je vous embrasse tous de cœur.

Ton frère, Jean N...

RÉPONSE

De François à son frère Jean.

Basse-Bretagne, 10 Août 1863.

Mon cher Frère,

8. — Ta lettre nous a fait à tous un grand plaisir. Mon père et ma mère étaient en effet un peu mécontents de ce que tu étais resté si longtemps sans écrire à la maison, mais ta lettre les a rendus contents. Si tu as hâte de revenir à la maison, nous aussi nous avons hâte de revoir notre frère au milieu de nous. Le jour de ton arrivée sera pour nous tous un jour d'allégresse.

La moisson a bonne apparence, et si Dieu nous donne du beau temps pour ramasser le blé et le battre, toutes les huches qui sont dans la maison seront remplies.

Les deux juments blanches sont vendues ; elles n'avaient coûté que six cents francs et elles ont été vendues douze cents francs. La vieille jument nous a encore donné une belle pouliche ; son pou-

lain de l'an dernier est un cheval bai, un beau cheval, un trotteur sans pareil.

Au revoir, mon cher frère.

François N....

LETTRE

D'un Fermier à son Propriétaire.

A Kergaled, le 20 Octobre 1863.

Monsieur,

9. — Je n'ai pas pu encore aller vous porter l'argent de ma Saint-Michel, mais sans tarder j'espère avoir de l'argent pour vous payer; j'ai des bestiaux à vendre, du froment aussi, mais j'attends dans l'espoir d'avoir un meilleur prix. Je me fie sur votre bonté à l'égard de vos fermiers, sans cela j'aurais vendu depuis longtemps mes bestiaux et mon blé, malgré la perte que j'eusse éprouvée.

J'ai bonne envie, mon bon Monsieur, de renouveler mon bail, car je n'ai plus que trois ans de bail. Je sais qu'il y a plusieurs à demander ma ferme, mais je ne crains pas d'être délogé après la promesse que vous m'avez faite. S'il est nécessaire de mettre de l'augmentation, je ne refuserai pas d'en mettre; mais songez, Monsieur, que j'ai beaucoup de petits enfants à nourrir, et ne m'imposez pas un fardeau au-dessus de mes forces.

Votre fermier respectueux,

N....

LA PROBITÉ.

10. — Claude était un fermier (ou métayer) qui avait six enfants; sa ferme n'était pas grande, mais Claude était un bon cultivateur et ses enfants lui donnaient un peu d'aide. Les prières se faisaient tous les jours dans la maison, et le père ne cessait de dire à ses enfants, et par ses actions et par ses paroles, d'être probes.

Claude fut trompé un jour par un homme qu'il croyait son ami, qui lui vendit une jument lunatique (qui avait une fluxion périodique). Quand Claude s'aperçut que la jument était lunatique il était trop tard pour retourner la jument au vendeur. On lui conseillait de se défaire de la bête; ce qu'il pouvait faire sans difficulté, car les yeux de la jument restaient sains deux et trois mois de suite. Mais Claude répondait : Si j'ai été trompé, moi je ne veux pas tromper. J'aime mieux être pauvre et honnête qu'être riche et voleur. Avec sa probité, le pauvre peut lever la tête partout.

Quelle leçon pour beaucoup d'hommes qui se disent chrétiens!

L'IVROGNERIE.

11. — Lundi en revenant de la foire, je vis un homme étendu et endormi dans la fosse du grand chemin. Je demandai qui était cet homme et pourquoi il restait dormir dehors. Un homme de ma connaissance arriva et dit : Cet homme que

vous voyez là est surnommé l'enfant prodigue, et ce n'est pas sans raison. Les parents de cet ivrogne étaient des gens sages et probes, et de plus ils avaient une belle fortune. Le fils se maria à l'âge de vingt-cinq ans; dans les premiers temps de son mariage, on n'avait rien à dire de lui ; mais il commença à fréquenter des hommes de sa contrée qui passaient leur temps dans les auberges et qui vinrent à bout d'attirer le jeune mari dans leur compagnie. Une fois détourné de ses travaux, notre homme ne se plaisait qu'au cabaret. Il a vendu son mobilier et ses rentes, il a réduit sa femme avec ses deux enfants à l'aumône, et le malheureux que vous voyez là, dans la fosse de la grande route, ne travaille plus que pour avoir de quoi s'enivrer.

O jeunes gens, ayez horreur de l'ivrognerie !

LE BON PÈRE AU LIT DE LA MORT.

12. — Jean avait été toute sa vie un honnête homme et un bon chrétien. Il avait élevé ses enfants dans la crainte de Dieu, et ses enfants aimaient beaucoup leur père. Sur le point de mourir, Jean appela ses enfants et ses petits-enfants auprès de son lit et leur parla ainsi :

Mes chers enfants, vous savez combien je vous ai aimés ; avant de vous quitter je veux vous donner quelques conseils.

1° Respectez et honorez la Religion, car sans religion l'homme ne peut être heureux ni en ce monde ni en l'autre.

Ecoutez et respectez nos Pasteurs, et surtout Notre Saint-Père le Pape, qui est le chef de l'Eglise catholique.

2° Obéissez aux lois de votre pays et respectez l'Empereur et les chefs qui seront chargés de vous gouverner. Il faut qu'il y ait un maître, sans cela il n'y aurait que désordres et troubles.

3° Ne faites jamais tort à qui que ce soit. A chacun son bien.

4° Rendez service à tout le monde quand vous le pourrez, et surtout à vos voisins; la paix et l'union parmi les voisins est une belle chose.

En un mot, aimez Dieu et votre prochain, faites aux autres ce que vous voudriez que l'on fît à vous-mêmes, et vous verrez la mort approcher sans trop de frayeur.

Je n'ai pas besoin de vous dire de vous entr'aimer : faites comme vous avez fait jusqu'ici.

FIN.

BREST, IMP. J. B. LEFOURNIER AINÉ.